

Courbis

Mon chemin vers la vérité et le pardon



Docteur Mhamed Lachkar

Courbis

Mon chemin vers la vérité et le pardon

Témoignage

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3958-1

Dépôt légal : Juin 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

Sommaire

AVANT-PROPOS	9
Le déclic	13
Dur était l'exercice de l'écriture.....	17
Besoin de parler.....	21
Mon parcours vers le pardon : une voie humaine et juste	27
L'impasse	33
Cet été 1973 : un été pas comme les autres	41
Camping 5 : adieu mon amour	47
La décision fatale	55
La descente aux enfers	67
La malédiction.....	85
Accusé d'être né dans le Rif.....	101

Derb Moulay Cherif

La chute	125
Toucher le fond	135
Un détenu anonyme.....	149
Le mois de Ramadan	153
Hsaïni, Cherif et les autres	157
Un hommage au Dr Omar Khattabi*.....	169

Courbis

Le choc	177
Le degré zéro de la vie : le froid, la faim et l'absence	185
La cohabitation : garder notre humanité.....	195
Les bourreaux face à leurs victimes : le moment de vérité	203
La lumière au bout du tunnel.....	209
Les jours les plus longs.....	221
Le jour de la délivrance	227
Le retour au bercail.....	243
Remonter la pente	265

À la mémoire de Mohand et de Chacha

AVANT-PROPOS

J'avais 23 ans en août 1973, quand ma vie, comme celle de milliers d'autres marocains de ma génération, a basculé dans l'horreur.

Depuis très longtemps, j'ai fait des tentatives pour écrire et raconter mon expérience pendant ces années de plomb. Et à chaque fois ces événements me semblaient déjà très lointains ou carrément comme un cauchemar qu'il fallait oublier pour me concentrer sur le présent. Et à chaque fois je me demandais à quoi servira de revenir sur ces souvenirs pénibles pour raviver des blessures déjà cicatrisées. En réalité, si je m'étais tu longtemps, c'est que j'étais écrasé par le poids de ma pudeur. Je considérais le calvaire que j'ai vécu comme une expérience très personnelle.

Aujourd'hui, si je me suis résolu enfin à écrire ces mémoires tardivement et après tant d'années, c'est pour mettre les choses au point, pour moi-même. Mes occupations professionnelles, sociales et familiales ne m'ont pas aidé à écrire et à raconter mes souvenirs d'une époque très lointaine, trente sept ans après. Je remercie Dieu de m'avoir doté d'une faculté de mémoire qui reste toujours intacte, mais j'avance

dans l'âge (60 ans déjà) et je veux en profiter pour en faire part aux autres et en particulier à mes enfants et à mes petits enfants. Cet acte n'est donc pour moi ni une obligation ni une justification.

Sans maîtriser parfaitement les codes et les usages du monde de l'écriture, je me suis donc engagé avec détermination dans cette aventure pour raconter l'épopée d'une jeunesse porteuse d'un projet d'espoir qui malheureusement a été emporté avant maturité dans le tourbillon de la répression qui a frappé tout un peuple.

À travers ce manuscrit, je ne tiens pas seulement à partager avec mes lecteurs toute la singularité de mon histoire individuelle, bien que n'étant qu'un des détenus de second rang (par rapport à des camarades qui ont purgé des peines allant jusqu'à vingt ans), mais aussi et surtout apporter un témoignage vécu sur le système de terreur qui a régné au Maroc pendant ce qu'on appelle aujourd'hui les années de plomb.

Cette période est une tâche noire dans l'histoire contemporaine du Maroc. La monarchie, affaiblie par les événements qui venaient de la secouer, était déterminée de frapper un coup fort en décidant d'anéantir toute personne suspecte d'opposition à son régime. Elle a fait régner sur toute la société marocaine une atmosphère de peur. Elle a cherché à duper l'opinion publique nationale et internationale en prétextant que nous étions tous des subversifs et des comploteurs. Or ces hommes et femmes qu'on a séquestrés par centaines et détenus en des lieux secrets, étaient en leur grande majorité, comme moi, innocents. Leur arrestation s'est déroulée en toute illégalité, sans aucun mandat d'arrêt à l'appui. Ces personnes ont été victimes de tortures et autres

traitements cruels inhumains et dégradants, en violation flagrante de toutes les conventions internationales.

Mon expérience, comme celle de bien d'autres camarades, est une véritable tragédie humaine, mais du fait que mes séquelles ont été surmontées rapidement, j'en suis ressorti enrichi d'un capital humain énorme qui ne m'a pas quitté depuis. Il est vrai qu'on a massacré et confisqué une partie de ma jeunesse, mais je me suis retrouvé fortifié, parce que j'ai fait de ce désastre passer quelque chose de constructif pour moi et pour les autres. C'est pourquoi j'ai toujours refusé de me considérer comme une victime qui demanderait une indemnisation matérielle ou une récompense d'ordre politique.

Mon livre est la mémoire d'un homme libre et sans rancune, un homme qui témoigne de ce que le temps a voulu effacer et qui exprime à haute voix ce qu'il a toujours pensé. Loin de reculer. Je n'ai pas peur de ne pas vouloir baisser la tête, depuis toujours.

Écrire aujourd'hui, c'est d'abord et avant tout lutter à ma façon contre l'oubli. Écrire aujourd'hui signifie, pour moi, refuser le silence et le repli sur soi. Écrire, c'est aussi continuer sur la même voie, continuer à être le même, continuer à partager, continuer à résister.

Malgré les douloureux souvenirs de plus de six mois de détention secrète d'abord au Derb Moulay Cherif, ensuite au Courbis, à la suite d'accusations mensongères (détention d'armes et complot contre la monarchie), six mois pendant lesquels j'ai subi toute sorte de tortures physiques et psychiques, je n'ai jamais regretté d'avoir épousé les idées pour lesquelles en fait je me suis fait arrêter : celles d'un

engagement réel pour un Maroc de la dignité où règnerait la liberté et la justice sociale.

En ces temps de profonde et d'inquiétante médiocrité politique que nous vivons dans notre pays, je veux faire de ce récit un message d'espoir que j'adresse avec une grande humilité à tous les jeunes de ce pays, pour qu'ils s'attellent à construire un autre Maroc, celui de la liberté et du respect de la personne humaine. Je suis certain que toutes ces années de souffrance et de sacrifice pour le bien de notre pays n'ont pas été vaines.

Enfin, mon souhait est que les souffrances que j'avais vécues soient épargnées aux autres et que tous les Marocains n'aient plus jamais à endurer les douleurs que j'ai connues. Face au déchaînement de la haine et de la cruauté que j'ai subies, je n'ai gardé que des leçons de vie, des leçons de foi, d'amour et de compassion.

Le déclic

Bruxelles vendredi 28 novembre 2008

Je me trouvais à Bruxelles où je venais d'arriver la veille pour voir mon frère Abderrahman, hospitalisé pour une maladie grave. Ma fille Jihad, dix-neuf ans, étudiante à Paris, avait accepté de faire le déplacement pour rendre un dernier adieu à son oncle et en même temps passer le week-end avec moi. C'était au cours d'une longue promenade dans le vieux Bruxelles, passée à lui faire visiter les galeries et quelques musées, que nous sommes tombés sur un portrait d'Angela Davis réalisé en pochoir par Jef Aérosol. En lui faisant un petit commentaire historique sur cette héroïne et le mouvement des Black Panthers, dont l'un des dirigeants, Eldridge Cleaver avait été exilé en Algérie, ma fille s'était étonnée de me voir lui raconter avec tant de détails, mais aussi avec une grande émotion, l'épopée de la jeunesse contestataire noire américaine. Jihad, curieuse comme elle est, voulait savoir comment des jeunes marocains de milieu modeste comme moi, pouvaient s'intéresser autant, à l'époque, à ce qui se passait si loin avec le peu de moyens dont ils

disposaient. Je lui avais répondu que, certes, nous manquions de moyens, mais nous étions des privilégiés par rapport à la majorité des jeunes marocains restés sur le bord de la route. Nous avions eu la chance d'accéder à l'Université et nous avions transformé notre privilège en un atout majeur : disposer d'un moyen pour changer non seulement notre situation et celles de nos familles, mais surtout pour nous engager à côté du peuple pour mettre fin à ses souffrances et ses afflications. De ce fait, nous avions mené de front nos études universitaires et un engagement politique. Nous prétendions même qu'un étudiant qui ne s'était pas formé à l'école du syndicat UNEM n'était pas en mesure de tout saisir de la situation complexe de son pays et du monde entier. Pour nous, le diplôme universitaire, seul, était insuffisant.

Ma fille, comme la majorité des jeunes de son âge, s'était interrogée sur la nécessité de l'engagement politique aujourd'hui et voulait en savoir un peu plus sur mon expérience personnelle et celle de sa maman. Elle avait raison de se demander comment il se faisait que notre temps n'ait rien à voir avec ce qui se passe aujourd'hui. De nos jours, dans les Universités, au Maroc et même ailleurs, on n'observe chez les jeunes étudiants que de l'indifférence : des têtes baissées et des regards fuyants ; une façon comme une autre de dire : « ça ne me regarde pas ».

C'était au détour d'une confrontation passionnante de nos points de vue, que Jihad m'avait demandé combien de temps j'allais encore attendre avant de lui parler avec détail un jour de mon aventure en prison. On en avait discuté et je lui avais promis de le faire

sous forme d'un livre destiné d'abord à elle et aux jeunes de sa génération. Depuis cette rencontre en Belgique, je voulais tenir ma promesse mais j'hésitais. Je n'avais ni la force, ni le temps. Je me sentais incapable et indécis. Le sol se dérobaît sous mes pieds chaque fois que je voulais commencer à écrire. Et c'était au cours d'un voyage de Paris à Amsterdam en mai 2009, avec Jihad et Soumaya, et après notre visite du musée de la torture, et toujours sous la pression de ma fille, que j'ai tenu absolument à lui laisser une trace dans un livre sur les événements tragiques que j'ai vécus pendant ma jeunesse et pour lui dire enfin : tu peux être fière de tes parents, de ces combattants anonymes qui ont supporté l'adversité avec courage, pansé leurs plaies avec dignité et séché leurs larmes avec discrétion, mais sans jamais se renier.

Dur était l'exercice de l'écriture

Écrire le récit de mon arrestation, mon incarcération, les tortures et les mauvais traitements, a représenté pour moi une véritable mise à l'épreuve de ma stabilité mentale et de mes capacités intellectuelles.

Au début, le démarrage était pénible. J'hésitais beaucoup. Je me trouvais face à des sentiments contradictoires. J'allais être contraint de faire visiter une partie de ma vie, non seulement à mes enfants et aux miens mais aussi au grand public. Les inviter à s'introduire dans les coulisses d'une partie particulièrement sensible de ma vie. Vue de loin, ce n'est qu'un détail : six mois sur soixante ans. Mais vue de près cela change tout. Je devais retourner dans mon passé, voyager dans ma mémoire pour aller y fouiller et retrouver ces événements / séquences de quelques mois qui m'avaient pourtant marqué pour toujours, avec la peur de trahir la réalité.

Je n'avais aucun mal à retrouver mes souvenirs, des souvenirs très précis malgré l'énorme décalage entre le temps des événements que je raconte et le temps de l'écriture, des souvenirs douloureux certes

et qui le resteront pour toujours. Ma tête, encore aujourd'hui, est toujours pleine de ces images d'horreur et de peur mais aussi de ces beaux moments des retrouvailles, de ces rêves et de ces désillusions.

Il fallait d'abord commencer par faire un grand effort pour y regarder de plus près et en faire l'examen. Ensuite, faire le choix, souvent difficile, de ce qui était avouable / publiable et de ce qui ne l'était pas. Sur quels points devais-je m'étendre ? Que devais-je retenir ? Je n'ignorais pas toutes les difficultés que j'allais rencontrer. Je devais me frayer un chemin entre toutes les voies qui s'offraient à moi. Enfin je dois reconnaître que certaines questions ont été vraiment difficiles à évoquer sans que je ne sois submergé par l'émotion. Certaines images qui ressurgissent de ce passé lointain continuent à me choquer encore aujourd'hui. J'en parle en m'infligeant beaucoup de peine. Je ne le fais pas par exhibitionnisme. Je le reconnais, c'est avant tout pour moi-même que j'en parle, pour solder mon compte avec ce passé si profondément refoulé et qui continue à troubler ma conscience. Je ne cherche à travers ce travail qu'à retrouver la quiétude et la paix.

Je dois aussi reconnaître toutes les peines que j'ai ressenties à parler des autres. Ce ne sont pas des personnages d'un roman de fiction. Ce sont des êtres vivants, ou même des morts que j'ai côtoyés, que j'ai chéris. J'ai peur de trahir leurs pensées et leurs sentiments. Peur de mal les interpréter. Peur surtout de les mettre en scène malgré eux. C'est un exercice combien difficile qui demande beaucoup de distanciation mais qui paraît nécessaire pour moi. J'en parle pour reconnaître tout ce qu'ils m'ont apporté et surtout pour leur rendre hommage.

Enfin je dois reconnaître que les mots ont été souvent impuissants à rendre compte de la réalité. Aujourd'hui j'ai décidé de parler pour décrire une réalité nue et sans maquillage. Pour l'accoucher en texte actuel par la plume, il fallait un travail de mémorisation qui a nécessité de longues semaines. J'ai tenté de restituer le récit des événements en piochant dans mes souvenirs mais aussi dans les notes que j'avais rédigées quelques mois après ma libération. J'ai essayé de me tenir au plus près de la réalité vécue. Seule la vérité a guidé ma plume à les décrire avec fidélité et probité. J'ai tout simplement rapporté ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, ce que j'ai subi, ce que j'ai ressenti. J'ai dû retrouver mes émotions de cette époque pour raconter et écrire avec précision et passion.

Mon effort d'imagination a essayé de transformer les événements terribles que j'avais vécus en une histoire humaine, bien qu'elle puisse paraître par moments dure et tragique.

Le récit contient quelques réflexions personnelles. Mais je n'ai pas l'intention de régler mes comptes avec quiconque. Je ne nourris aucun sentiment de soif ou de vengeance. Je n'ai jamais ressenti de la haine pour mes tortionnaires.

Certains passages sont intimes, ils me paraissent si indispensables de les inclure pour mieux saisir la portée réelle de mon aventure humaine. Une belle leçon pour ne pas perdre l'espoir même dans les circonstances les plus extrêmes et les plus cruelles de la vie.

Enfin je dois avouer que cet exercice de l'écriture pendant presque un an m'a transformé réellement. Il m'a permis de porter un regard dur mais sincère sur

ma vie et en même temps le passage d'un être tourmenté et hésitant en un être paisible et réconcilié, pouvant continuer à tenir tête et pourquoi pas à réécrire ?

Besoin de parler

Trente six ans après, la tragédie que j'avais vécue est toujours présente dans ma tête. Ses fantômes continuent encore à hanter mon imaginaire. Sa trace traumatique est restée présente, vivace, bien qu'enfouie.

Cet épisode de ma vie m'avait toujours dérangé au point que je faisais de mon mieux pour l'oublier, pour l'ignorer. Mais je ne suis jamais arrivé à en faire le deuil définitivement. Ce n'est pas en cherchant à m'en débarrasser, en fermant les yeux quelquefois, que je pouvais le refouler définitivement. Comment aurais-je pu l'oublier ? J'étais conscient qu'il avait marqué ma vie profondément et durablement. J'étais devenu otage de ces souvenirs douloureux que je ne parvenais pas à effacer. Je n'arrivais pas à prendre de distance par rapport à ces événements. Ils resurgissaient souvent sans me prévenir, pour devenir une réalité d'un passé traumatique toujours présent. Une réalité dont je ne réussissais pas à me débarrasser et qui dérangeait mon confort, ma conformité.

Avec ma femme et mes enfants, nous parlions de tout : du cinéma, de la musique, de la littérature, du

sport, de la politique, de la religion... Je leur racontais ma vie d'enfance, mes études, mes parents et grands-parents, mes voyages d'adolescent en Allemagne, mes amis allemands. Mais j'évitais les faits pénibles et difficiles que j'avais vécus pendant ma détention. Quand je les évoquais, comme ça au hasard, j'en parlais comme d'un fait divers banal sans aucun intérêt, qui m'était arrivé par accident et dont j'étais sorti indemne. Mes enfants, comme d'ailleurs beaucoup de mes amis, croyaient que j'avais été dans une prison « normale » pour quelques semaines, d'où j'avais pu tranquillement sortir et poursuivre sans difficulté mes études.

Parfois la tentation me venait de leur parler, mais j'ai toujours évité de leur dire la vérité. Quelque chose de profond m'en empêchait, chaque fois. Je ne savais pas quoi. Je ne savais pas pourquoi. Peut-être avais-je peur de les surprendre, de les choquer, de les faire souffrir, de les faire douter ? Je cherchais à occulter ma douleur à tout prix pour éviter de bouleverser leurs certitudes. Ce genre d'événements n'arrivait qu'aux autres.

Il faut dire qu'eux aussi n'insistaient pas beaucoup. Mais cet argument n'était pas suffisant. J'avais plutôt peur pour moi-même, peur de raviver mes anciennes blessures, peur de leur réaction en apprenant toute leur étendue et leur profond impact sur moi et sur mes parents.

Mais raconter ma tragédie avec tous ses détails, la torture, les privations, les humiliations, les moments de faiblesse, les doutes, cela exigeait de moi du courage.

« Je ne peux pas en parler. C'est trop dur. Vous ne pouvez pas comprendre, vous ne pouvez pas le

supporter » disais-je à ceux de mes proches, et particulièrement à mes enfants, quand ils me demandaient de leur raconter ce petit morceau de ma vie qui les intriguait.

À vrai dire, à une époque je ne pouvais pas en parler aussi parce que j'avais peur de la police. « Si vous parlez, nous reviendrons vous chercher, nous savons où vous trouver ». Voilà ce que nous avaient dit nos tortionnaires à mes trois camarades et à moi, le jour de notre libération. Cette phrase avait habité mon subconscient pendant très longtemps.

Je me rappelle encore aujourd'hui la lettre que m'avait envoyée Amnesty International de son siège de Londres, juste quelques semaines après ma libération. On m'avait expliqué qu'ils étaient informés de mon arrestation et ensuite de ma libération par l'intermédiaire de mon ami allemand, le journaliste Hans Behr. Amnesty International m'avait demandé de lui fournir toutes les informations concernant mon arrestation, les lieux secrets de ma détention, les noms des autres détenus et bien d'autres précisions. Par peur des représailles, j'avais tout simplement déchiré leur lettre et je ne leur avais jamais répondu.

Des années plus tard j'en avais toujours mauvaise conscience. Une telle réaction de lâcheté et d'égoïsme me faisait toujours rougir de honte et de remords de n'avoir pas été à la hauteur. Aujourd'hui encore j'ai honte et je me sens gêné d'en parler. Je dois reconnaître que le régime, par sa répression aveugle, avait réussi à l'époque dans son but premier qui consistait à nous faire taire, à nous réduire au silence. Cette répression avait réussi à semer la terreur, pas seulement chez les personnes arrêtées et torturées,

mais aussi chez leurs proches et dans le pays en général.

Mon souhait est de faire de ce récit personnel un témoignage public, une parole psycho-politique, où je veux m'exprimer librement, une parole qui ne peut plus m'être déniée ni retournée contre moi comme à l'époque des faits que je raconte.

La dimension psychologique dans mon écriture est très présente de par même la nature du témoignage et de ce que j'en attendais à titre personnel, mais aussi parce qu'il m'a été très difficile tout le long de ce travail de séparer objectivité et émotion, l'écrivain et l'humain. J'étais à la fois psychothérapeute observateur à l'écoute et victime ayant besoin d'un accompagnement psychologique et qui se défoule en parlant sans tabous de ses souffrances.

Ce travail complexe, de jeu de miroir, m'a permis un réel travail de mémoire, complété par un travail de deuil. Grâce à cet effort, je suis redevenu un homme affranchi de mes peurs et ma mémoire enkystée a retrouvé sa fluidité. C'est la preuve vivante que mes bourreaux n'ont pas réussi à détruire ma vie.

Donc, si je parle, aujourd'hui, ce n'est pas pour m'excuser. Je parle tout simplement parce que je veux purger cet épisode du passé qui m'accable, un peu tard c'est vrai, mais il vaut mieux tard que jamais. Je viens de régler, avec beaucoup de difficultés, il faut le reconnaître, mes comptes avec moi-même. Aujourd'hui je me sens apaisé.

Mais en même temps, et parce qu'il n'existe pas de mémoire personnelle qui ne soit pas prise dans la mémoire de toute une génération et parce que dans cet épisode douloureux se mêlaient et l'histoire

collective de tout un pays et celle de ma vie, j'ai cru utile d'apporter ma petite parcelle de vérité contre l'oubli, pour rappeler les événements douloureux vécus par notre pays au cours de cette période difficile de notre histoire. Justement, la connaissance de ce passé est indispensable pour éviter qu'il ne se reproduise. En rapportant mon témoignage à travers mon propre vécu, je me sens acquitté de mon devoir d'informer les générations d'aujourd'hui et celles de demain.

Mon parcours vers le pardon : une voie humaine et juste

Pourquoi tant de haine ?

« Voilà ce qui vous arrive quand on est contre son roi, maintenant vous allez moisir dans l'enfer ». Je n'avais pas cessé d'entendre cette phrase tout le long de ma détention dans les différents centres par où je suis passé, où j'ai eu accès à cette face sombre et cachée de l'humanité, ou plutôt de l'inhumanité, et où j'ai pu constater ce que l'homme est capable de faire, des fois, en matière de haine et d'horreur.

Depuis, je n'ai pas cessé de me demander comment expliquer que ce sadisme, consistant à torturer sans état d'âme peut-il se développer ainsi chez des personnes apparemment normales. Pourquoi, chez certains bourreaux, le zèle meurtrier dépassait-il quelquefois les consignes de leurs supérieurs ? C'est une question qui mérite d'être posée et à laquelle j'ai beaucoup réfléchi en partant de mon expérience personnelle. Aujourd'hui encore, je ne me hasarderai pas à apporter une réponse univoque. Elle n'en existe pas, à mon avis. La question doit être abordée dans une approche multidisciplinaire : sociologie,

ethnopsychiatrie, psychologie, anthropologie, Histoire... Je me contente donc pour le moment de remplacer la réflexion objective par le sentiment personnel.

Je pense que ce genre de comportement n'obéit pas toujours à des considérations rationnelles. On peut toujours se demander si on peut arriver à conditionner un comportement violent à l'âge adulte.

La solution facile serait d'accuser la propagande que leur inculquaient leurs supérieurs, ceux qui donnaient les ordres, ceux qui dirigeaient les interrogatoires et fabriquaient les dossiers. Ceux-là qui ne se préoccupaient que de l'efficacité redoutable de leur appareil répressif et faisaient des détenus politiques non seulement des ennemis du régime mais aussi une menace de leur pays et de leur religion. C'est ce qui explique peut-être que les bourreaux, dans leur majorité, avaient la conscience tranquille et s'étonnaient qu'on leur fasse des reproches du moment qu'ils ne cherchent qu'à protéger les « fondements » même de leur pays. Ainsi s'accordaient-ils l'impunité de leurs crimes sans avoir à en rougir.

Mais d'un autre côté, et pour la vérité, je dois dire aussi que quelques uns de nos geôliers au Courbis, rares j'en conviens, montraient de la compassion à notre égard. Je lisais sur leur visage un certain malaise. Je les voyais visiblement affectés par nos malheurs et nos souffrances. Je me disais que ceux-là devaient être probablement détestés par leurs collègues méchants et sévères en les accusant d'indulgence envers nous. Des fois même, je suis tombé sur des hommes compréhensifs qui acceptaient de discuter. Ils se plaignaient à leur tour des

conditions dans lesquelles ils vivaient, travaillaient et reconnaissaient que les moyens qu'on leur accordait étaient limités.

Mais au fond, je pense qu'il s'agit plutôt d'une politique globale de tout un appareil répressif, une stratégie d'Etat et non pas le fait d'individus. Le régime, de peur d'être contesté dans sa « légitimité », avait opté pour sévir largement et sévèrement, frapper le plus fort possible tous ses opposants, leurs parents, leurs amis, leurs connaissances. Envoyer un message à tout le pays. Le pire des messages. Faire régner la peur et la suspicion. Il fallait punir tous les suspects. Si une contestation demeurerait impunie, elle risquait d'en encourager d'autres, de légitimer d'autres contestations. Mettre le maximum hors d'état de nuire : c'était le mot d'ordre du pouvoir. Le reste ne comptait pas. Et pour cela il était facile de trouver les hommes disposés à faire le sale boulot. Des individus modestes, peu instruits et souvent d'origine paysanne, prêts à rentrer dans le moule du système pour s'y insérer et en faire partie pour gagner leur vie. Les commanditaires, les supérieurs s'occuperont par la suite de leur donner le bon exemple et la bonne formation !!!

Le pardon : une démarche réciproque

À mon avis tout processus irréversible de pardon et de réconciliation doit passer nécessairement par une reconnaissance des victimes et de leurs familles par des procès ou autres procédures¹ où leurs tortionnaires doivent reconnaître leurs crimes, quitte à les amnistier par la suite. C'est ainsi et seulement

¹ Le cas de l'Afrique du Sud

ainsi que les victimes pourront croire dans l'avenir et commencer une autre vie. De plus, les victimes ont aussi le droit de demander réparation. Ces souhaits de justice sont des sentiments humains.

Dans le cas du Maroc, jusqu'à présent, on n'a eu droit qu'aux témoignages des victimes et de leurs familles à travers des écrits littéraires d'anciens détenus, mais aussi au cours des séances d'auditions publiques organisées par l'IER² il y a quelques années. Dans les deux cas les victimes n'ont eu qu'un statut de témoins. On n'a jamais encore eu de témoignages des bourreaux pour d'abord nous expliquer comment ils ont sombré dans l'horreur et ensuite demander pardon à leurs victimes.

Les victimes ont subi la torture et des violences avec une intentionnalité de nature politique. Il y a eu une volonté délibérée de les faire souffrir et de les déshumaniser. La responsabilité est imputable sans aucun doute au système politique, mais en aucun cas la responsabilité individuelle de ceux qui ont commis ces violences ne peut être ignorée et abolie. La possibilité des poursuites judiciaires contre les auteurs de la torture et en particulier les commanditaires, reste toujours posée pour tourner définitivement la page de ce passé, de ces années de plomb. Seul l'acte judiciaire contribuera de façon décisive à réparer les identités blessées, déniées : celles des vivants comme celles des morts. Il permet de redonner la dignité aux victimes et de les réinsérer humainement dans la société, et en même temps garantir que cette histoire ne se répétera plus.

² Instance équité et réconciliation.

Dans le cas de l'expérience marocaine à travers l'IER, on a entendu parler plutôt de réconciliation. Il faut rappeler que la réconciliation n'est pas le pardon, elle en est la suite souhaitable. Il n'y a pas de réconciliation tant que l'on ne reconnaît pas les souffrances infligées aux victimes et à leurs proches et qu'on leur demande pardon. La réconciliation implique d'abord le pardon qui à son tour implique la vérité.

Il n'y a pas de pardon à sens unique, le pardon se donne et se reçoit. Ce qui suppose un échange entre la victime et son bourreau. Et tant que la victime n'a pas pardonné, la cicatrice reste vivante et inoubliable, sinon enfouie. Pardonner n'est donc pas oublier ou s'excuser. Enfin le pardon ne s'impose pas et il n'est complet que s'il arrive à donner une sorte de paix intérieure durable à la victime.

En ce qui concerne mon parcours personnel vers le pardon, j'avais d'abord commencé par reconnaître ma blessure et ensuite j'avais décidé de ne pas prendre le chemin de la vengeance. J'avais surmonté cette étape cruciale dans les premières semaines, juste après ma libération. J'en étais sorti avec beaucoup de difficultés, mais indemne. Ce n'était qu'au terme d'un grand effort humain que j'ai pu remonter la pente et retourner de nouveau à la vie normale³.

L'écriture de ce récit m'a permis d'extérioriser ma douleur, de dire mes souffrances et de faire le deuil de mes tourments. Aujourd'hui je me sens libéré, apaisé et ouvert à me laisser prendre au pardon. Mais un pardon qui suppose d'aller résolument et sans contrainte vers l'autre les bras ouverts et la tête haute.

³ Voir chapitre Remonter la pente page.

Et l'on ne peut avoir les bras ouverts que si on a la tête haute. Si à chaque pas que je fais, j'ai le sentiment de trahir mes convictions et de me renier, la démarche envers l'autre est douteuse et viciée. Ce geste d'ouverture, s'il n'est pas réciproque, se transforme en un acte d'allégeance et de soumission qu'il m'est impossible d'accepter.

L'impasse

Les années 1970 à 1973 ont été emblématiques dans l'histoire récente du Maroc. La situation au pays avait connu une dynamique sociale et politique particulièrement mouvementée. Une dynamique marquée non seulement par les mouvements de grèves et de protestations des étudiants et des lycéens mais également par plusieurs soubresauts dans tout le champ politique : rejet de la « constitution octroyée » du palais par les partis de l'opposition (UNFP et Istiqlal), deux tentatives de coup d'état militaire, événements armés du 3 mars 1973...

C'est au cours de ces trois glorieuses années que le mouvement marxiste-léniniste marocain allait connaître son apogée en faisant main basse sur l'université marocaine à travers la prise « démocratique » de la Direction du syndicat des étudiants UNEM, lors de son quinzième congrès, en août 1972.

Le mouvement à l'université se présentait sous l'étiquette de « Front uni des étudiants progressistes ». Les étudiants qui militaient sous sa bannière ou soutenaient ses thèses étaient appelés

« frontistes ». J'en ai fait partie dès mon arrivée à Rabat en octobre 1970 pour poursuivre mes études à la faculté de médecine.

En plus de la composante estudiantine, il existait une deuxième composante, culturelle celle-ci, fondée autour de la revue « Souffles », dirigée par le tandem Laâbi et Serfaty, qui venaient de quitter le parti de la libération et du socialisme (PLS), ex parti communiste marocain.

Dans la réalité, le mouvement était traversé aussi par deux courants organisationnels distincts : mouvement du 23 mars et Ilal Amam⁴, dont j'étais plus proche.

La finalité du mouvement marxiste-léniniste marocain était de changer le régime et de construire le « communisme réel ». Il rejetait le recours à la violence armée, préférant celle du « peuple ». C'est pourquoi il agissait pour le secouer, afin qu'il se réveille, par le biais de la dénonciation du régime et des partis réformateurs, et par la mobilisation des jeunes !

Il croyait inaugurer une nouvelle ère avec une nouvelle façon de faire de la politique, en joignant un discours politique nouveau à des pratiques nouvelles sur le terrain, croyant ainsi damer le pion aux partis politiques réformateurs, indécis et décrédibilisés par leurs compromis successifs avec le Palais.

En portant à bras-le-corps ce projet révolutionnaire, les étudiants dont je faisais partie voulaient aussi donner un sens à leurs propres vies, souvent avec naïveté. Nous faisions de la politique

⁴ Voir le livre de Aziz Trbek : « Ilal Amam, autopsie d'un calvaire ».

par idéal, sous forme d'un engagement total pour la cause des « exploités » et des « opprimés » !!! Nous portions un message d'espoir.

Avec la conquête des corporations des facultés, des tracts et quelques manifestations dans la rue, nous croyions vraiment faire la révolution et venir à bout d'un pouvoir « féodal » et « moribond ».

Notre mouvement s'inscrivait dans un contexte international particulièrement favorable aux idées révolutionnaires. Mais deux événements mondiaux majeurs ont eu une influence particulière sur la jeunesse marocaine : la défaite des régimes arabes « petit-bourgeois » face à Israël en juin 1967 d'une part, et la révolte des étudiants français en mai 68 d'autre part.

Le rêve de la révolution avait touché toute une génération qui avait bénéficié du premier élan de scolarisation post-indépendance, lequel avait permis aux fils des couches populaires d'accéder à l'université malgré toutes les sélections. Nous étions prêts à donner le meilleur de nous même pour sortir notre pays de l'injustice et pour que la dignité des Marocains leur soit restituée.

Personnellement, j'avais découvert la contestation à l'âge où j'étais encore lycéen. Un peu plus tard, en 1969, je m'étais retrouvé par pur hasard porte-parole de mes camarades du lycée à Tétouan au cours des longues grèves qui avaient touché tous les établissements scolaires secondaires et universitaires marocains.

Mais mes premiers souvenirs politiques remontent bien en arrière, à mon enfance. Il y a eu les événements sanglants de 1958/59 dans le Rif, avec

l'arrestation de mon père pendant trois mois et la condamnation de mon grand-père à dix ans de prison, dont il avait purgé trois ans au centre pénitencier Aïn Moumen (région de Settat) avant de bénéficier de l'amnistie. Ensuite il y a eu la Mort d'Abdelkarim Khattabi, le 6 février 1963, que nous avons célébrée par une journée de grève à l'école. J'étais en classe de cours préparatoire.

À l'âge de l'adolescence, l'amour de la liberté, la curiosité et l'enthousiasme m'ont toujours amené à prendre le large pour aller explorer ce qui se passait ailleurs : lectures, musiques et surtout voyages. Avant d'arriver à l'université, j'avais déjà fait plusieurs fois le tour de l'Europe. J'allais surtout en Allemagne où je profitais aussi de mes vacances pour travailler. Et c'est dans ce pays que je m'étais aussi laissé emporter par le mouvement hippie pour quelque temps. Ce fut une merveilleuse époque.

La réponse au pourquoi de mon engagement sur une voie dangereuse et à haut risque se trouve dans ce que j'avais vécu et ce que j'avais vu : l'oppression et l'injustice. Très tôt, comme tant d'autres jeunes de ma génération, j'étais devenu un révolté et un insoumis. Et c'est à l'université que j'allais devenir un maoïste « indépendant » et pas très « excité ».

Malgré mon « engagement politique », j'étais un étudiant très studieux. En même temps je continuais à m'intéresser à la littérature et à la musique. Je suivais toutes les activités culturelles de la capitale, très florissantes à l'époque, et j'allais très souvent au cinéma. Au cours de ma première année à Rabat j'allais souvent les dimanches voir des matches de

football, mais par la suite j'avais abandonné cet « opium du peuple ».

J'habitais en cette période radieuse de ma vie une ancienne et petite villa rue Béarn (aujourd'hui Sebou), pas loin de la cité universitaire de l'Agdal. Nous étions cinq étudiants colocataires à payer ensemble un loyer mensuel de 400 DH. Notre villa se composait de trois grandes pièces. Omar B, le plus âgé d'entre nous, était déjà avocat stagiaire dans le cabinet d'un grand avocat français de la capitale après des études brillantes en droit. Il occupait une chambre à lui seul. Mon ami Chouho et moi nous partagions la plus grande chambre, qui en plus donnait sur la rue.

Nous avions aussi dans notre villa un très grand jardin qui ne bénéficiait de notre part d'aucun entretien et dont les arbres et les fleurs poussaient sauvagement. Au fond du jardin il y avait deux petites chambres que nous mettions à la disposition de nos camarades en difficulté pour y loger provisoirement ou pour y déposer leurs affaires quand ils partaient en vacances. Je parle de ces petites chambres parce qu'en réalité elles étaient pour quelque chose dans mon arrestation, comme je vais le raconter plus loin.

Notre jardin était mon meilleur refuge pour pouvoir préparer mes examens dans le calme, à l'ombre de ses grands arbres.

C'était une belle époque où j'avais été extrêmement heureux. J'avais fait beaucoup d'amies, souvent pour de courtes durées. Mais vers la fin 1972, j'allais connaître une étudiante de la faculté des lettres que j'ai adorée. En très peu de temps nous étions

amoureux l'un de l'autre. Une relation qui allait durer très longtemps.

Le 24 janvier 1973, tout bascula pour nous. Suite à la mort d'un policier au cours d'une manifestation que nous avions organisée au quartier populaire de Yaacoub el Mansour, le gouvernement marocain avait décidé de dissoudre notre syndicat l'UNEM. La police allait occuper toutes les facultés pour y assurer l'ordre et pourchasser les fauteurs de troubles que nous étions. Un mouvement de grève générale dans toutes les facultés avait été lancé pour protester contre cette décision arbitraire. Un mouvement qui s'était essoufflé en quelques jours dans la majorité des facultés, sauf celle des lettres où les camarades avaient résisté désespérément, obligeant à la fin les autorités à fermer les portes de la faculté et à décréter une année blanche.

C'était le début du compte à rebours, la mise à mort d'un rêve porté par toute une génération pendant plusieurs années. Après janvier 1973, notre mouvement était entré dans un processus de décomposition rapide. Juste après une première vague de persécutions et d'arrestations, les militants s'étaient éparpillés, avant de disparaître totalement de la scène. Certains, une petite minorité, avaient choisi de continuer le combat en optant pour la voie dure et difficile de la clandestinité. D'autres, la majorité, sous l'emprise d'une immense désillusion, avaient enfin ouvert les yeux sur la réalité amère et sur l'impasse dans laquelle cette aventure les avait conduits. Moi, avec beaucoup d'hésitation et un peu de retard, j'avais rejoint le camp de la majorité, celui des « défaitistes », mais sans jamais remettre en question mes convictions. À aucun moment je n'avais fait parti

du camp qui avait réagi en déclarant « avoir cru à des bêtises et que, dorénavant, c'était terminé ». C'était, pour moi, une sorte de retrait tactique en attendant des jours meilleurs, un compromis provisoire qui, malheureusement ne m'avait pas évité de tomber quelques mois plus tard dans les mailles de la police.

Cet été 1973 : un été pas comme les autres

Cet été de 1973 j'étais, encore une fois obligé, comme les deux dernières années, de rester à Rabat pour passer mes examens de première session de troisième année de médecine. Cela faisait trois ans que j'étais à Rabat et que j'étais privé à chaque fois de profiter pleinement de mes vacances estivales par des examens, retardés par les grèves.

L'année universitaire 1972/73 a été particulièrement perturbée. D'ailleurs elle n'avait débuté pour notre faculté que vers fin novembre 1972, juste pour quelques semaines, avant de plonger ensuite dans une longue grève qui allait se prolonger jusqu'à fin janvier 73, juste après l'interdiction de l'UNEM.

Je venais de passer mes examens écrits la première quinzaine du mois de juillet et ensuite je devais attendre les résultats. En cette fin de mois de juillet, Rabat était vidée de ses habitants et particulièrement dans le quartier de l'Agdal, habité à l'époque par beaucoup d'étudiants qui étaient dans leur majorité déjà rentrés chez eux. Les examens avaient été

reportés pour septembre dans la majorité des facultés ou carrément annulés, comme c'était le cas de la faculté des lettres qui avait connu une année blanche. Soumaya, mon amie de Tétouan qui était inscrite en première année de littérature espagnole, était déjà rentrée chez elle depuis un certain temps.

Après les examens et dans l'attente des résultats, je m'ennuyais à mort, d'autant plus que je m'étais retrouvé seul dans la villa. Tous mes amis étaient partis pour attendre les résultats chez eux. Seul Omar B. était toujours là, mais il partait le matin pour son travail et ne rentrait que le soir. Il était beaucoup plus âgé que moi et menait une vie très austère. Il était lui aussi rifain (d'Aknoul) mais on ne s'entendait pas beaucoup. On était très différents mais on se respectait mutuellement, pour avoir un point en commun, celui d'être des étudiants brillants qui avaient toujours réussi leurs examens avec brio et toujours à la première session.

Les soirs, l'Agdal reprenait un peu d'animation, et en particulier du côté du café-bar Châteaubriand, où je m'y rendais des fois mais avec beaucoup de méfiance. Il était infesté de flics qui tout en se soûlant la gueule y passaient leur temps à chercher à infiltrer les étudiant(e)s qui pouvaient leur filer des informations sur les activités des militants devenus de plus en plus rares depuis un certain temps.

Les arrestations n'avaient pas cessé et deux grands procès politiques étaient en cours depuis le début de l'été. Le premier à Kenitra où étaient jugés les hommes arrêtés suite aux événements du 3 mars 73, dont des dirigeants de l'UNFP et le Docteur Omar Khattabi. Le second procès se tenait à Casablanca et concernait des militants marxistes-léninistes et où

Serfaty était jugé par contumace après avoir réussi à s'enfuir et à se terrer quelque part.

La Place Bourgogne devenait à son tour bruyante la nuit, avec ses bars et ses restaurants. Là aussi, les lieux étaient infestés de flics et de leurs indicateurs. Je me contentais d'y faire un petit tour avant de rentrer chez moi. Je n'étais qu'un petit buveur d'occasion et en plus je n'avais pas les moyens de fréquenter ces lieux. Je touchais une bourse mensuelle de 280 DH et mes parents ne m'envoyaient de l'argent que rarement. C'était pendant mes vacances d'été que je mettais de côté un peu de fric en partant voyager et travailler en Europe depuis plusieurs années.

Je passais tout mon temps à lire et à écouter la radio. Quand je m'ennuyais, je partais voir un ami de ma classe qui habitait pas loin de chez moi. Omar S. était un type très sympathique, un bohémien, qui en plus animait une émission de musique pop avant-gardiste une fois par semaine à la RTM. Nous admirions tous les deux la Chine. Lui, il était déjà à l'époque fasciné par la médecine chinoise et l'acupuncture en particulier (aujourd'hui il est médecin à Tanger où il pratique l'acupuncture) et moi j'étais maoïste emballé par la révolution chinoise. Quand j'allais chez lui, il y avait souvent du monde, ce qui ne m'empêchait pas de passer des moments agréables à écouter de la bonne musique que j'aimais et de fumer un joint de bonne qualité. C'était le bon vieux temps d'une époque de chanteurs exceptionnels qui nous avaient marqué profondément : Janis Joplin, Bob Dylan, Joan Baez, Jimmi Hendrix, Led Zeppelin et bien d'autres.

La date fatidique de l'annonce des résultats était arrivée. Ce jeudi 2 août 1973, en me réveillant le

matin, il était déjà neuf heures. C'était déjà tard pour moi. Une journée très chargée m'attendait. Je n'avais donc pas de temps à perdre à préparer mon petit déjeuner comme je le faisais d'habitude. Je pouvais me le payer exceptionnellement ce jour-là au café Al-Abtal et prendre le bus vers la faculté. C'était à onze heures que les résultats des examens devaient être affichés. Il fallait se presser pour être à l'heure. À mon arrivée, j'avais compris tout de suite que les résultats étaient déjà donnés : la même bousculade devant les tableaux affichés devant la grande porte de la faculté, les mêmes cris de joie, les mêmes embrassades, les mêmes questions.

Moi, j'étais comme à mon habitude très confiant, je n'avais qu'une chose en tête : quitter Rabat le plus rapidement possible. Je rêvais déjà de ma famille mais surtout de la plage d'Alhoceïma qui me manquait tant et où je devais me reposer une semaine avant de prendre le bateau de Melilla pour l'Europe.

Comme je me l'attendais, je venais de réussir à toutes les matières sans oral (on était dispensé de l'examen oral dans une matière où l'on obtenait une note supérieure à 12/20) sauf en anatomie où j'ai eu 11,50/20. Je devais donc passer mon examen oral en anatomie le lendemain vendredi à 11 heures. Ce n'était qu'une formalité pour moi.

J'avais informé ma famille par téléphone que j'avais réussi mon examen et que je partais demain vers Tétouan où je devais passer un ou deux jours chez mon oncle Abdellah avant de regagner Alhoceïma. Souvent ma mère ne recevait mon message que le lendemain, car nous ne disposions pas de téléphone à la maison, je passais toujours par le

magasin des associés de mon frère pour lui donner mes nouvelles.

Si j'allais m'arrêter à Tétouan, c'était en fait pour voir mon amie Soumaya qui avait quitté Rabat depuis plus de deux mois et que je n'avais plus revue depuis. Elle m'avait informé qu'elle passait tout l'été avec sa famille au camping 5, du côté de Restinga, sur la route de Ceuta.

La nuit avant d'aller dormir, j'avais fait ma valise et rangé mes affaires. Le lendemain matin j'avais passé mon oral d'anatomie et dans l'après-midi j'avais pris l'autocar à destination de Tétouan, l'esprit heureux et paisible.

Camping 5 : adieu mon amour

Vendredi 3 août 1973

Le taxi m'avait déposé à côté du Club Med de Restinga sur la route de Ceuta. Je ne connaissais pas les lieux. Je n'y avais jamais mis les pieds avant. Pourtant j'avais passé trois années à Tétouan comme interne au lycée Jaber Ibn Hayan.

Je devais marcher pendant presque une heure sous un soleil de plomb avant d'arriver au niveau du camping 5. Comme convenu avec Soumaya, je devais faire des allers-retours le long de la plage pour qu'elle me reconnaisse de loin avec ma casquette noire. Elle n'avait pas tardé à apparaître et à me faire signe de la devancer pour qu'elle me suive.

Quand j'avais fait une centaine de mètres, je m'étais arrêté pour voir ce qu'elle allait faire. Quelques minutes après, je voyais sa silhouette venir vers moi. Je la contemplais avancer avec sa démarche hésitante. Je la regardais intensément, passionnément. Elle était en maillot de bain et portait un grand chapeau blanc qui la protégeait du soleil. Arrivée à mon niveau, elle s'était éloignée du bord de la mer pour rentrer dans un petit buisson. De sa main, elle

me fit signe de la suivre. Impatient je ne tardai pas à la rejoindre.

– Où pouvons-nous aller ? Lui demandai-je tout en lui prenant la main et sans la quitter des yeux.

– Nulle part, mes parents nous surveillent, je n'ai pas beaucoup de temps. Me répondit-elle en tremblant.

Les doigts de nos mains s'entrelacèrent spontanément et nos visages se rapprochèrent doucement, ses lèvres effleurèrent les miennes pour nous plonger dans un long baiser. Je sentis dès le début qu'elle n'était pas à l'aise. Nous avions fait quelques pas en silence, quand je m'aperçus qu'elle avait des larmes aux yeux.

– Qu'est ce qui ne va pas ? lui murmurai-je.

Elle ne répondit pas mais, quelques instants après elle se mit à sangloter et à parler avec un rythme saccadé :

– Mes parents sont au courant de notre aventure... Ils ne veulent rien savoir... je risque même de ne pas revenir à Rabat pour poursuivre mes études.

– Quoi donc ? Je n'ai rien compris, dis-je en haussant les sourcils. Pourquoi tu ne me l'as pas dit avant ?

Il lui avait fallu plusieurs secondes avant de reprendre son souffle et de me répondre.

– J'ai pensé qu'ils allaient changer d'avis, mais il n'y a rien à faire, ils sont fermes sur leur décision.

– À ce point ?, rétorquai-je. Ça ne dépend que de toi.

– Il faut que tu me comprennes, si ça ne dépendait que de moi, moi je t'aime follement-

– Garde tes sentiments pour toi, je n'en ai rien à faire. Tu te rends compte, j'ai fait des centaines de kilomètres pour venir te voir et voilà que tu me ressors la même histoire de toujours ? continuai-je avec un air moqueur.

– C'est vrai, reprit-elle tout en continuant à sangloter, tu as raison.

Après un bref silence, elle continua :

– Pour ma famille, tu ne cherches qu'à profiter de ma fragilité et même si tu étais sérieux, je ne suis pas faite pour un rifain issu d'une modeste famille et qui, en plus, risque de finir un jour ou l'autre en prison pour ses activités subversives.

– Et toi qu'est ce que tu en penses ? l'arrêtai-je avec le même air moqueur.

– J'ai peur, j'ai peur, répéta-t-elle plusieurs fois.

– Je comprends ta famille qui ne sait en fait rien de moi, par contre, toi tu me déçois. J'ai l'impression que le temps qu'on a passé à nous expliquer n'a servi à rien, je te répète encore pour la énième fois que je tiens à toi et que je t'aime comme je n'ai jamais aimé une autre femme avant toi.

– Tu ne me comprends pas.

– Tu te rappelles quand je t'avais fait la cours première fois au restau universitaire ? Je voulais juste m'amuser comme je le faisais avec d'autres, rien de plus. Je n'avais nullement l'intention d'entamer avec toi quelque chose de sérieux, de durable, je veux dire. Puis avec le temps j'ai commencé à te connaître, à te comprendre et ensuite à ressentir vis-à-vis de toi quelque chose de très différent, de très fort. Je dois t'avouer que les derniers mois que nous avons passés ensemble ont été les plus agréables de ma vie. Je me

suis engagé avec moi-même à ne pas te trahir. Et si je suis là aujourd'hui, c'est pour te le prouver. D'ailleurs j'en ai déjà parlé avec ma mère.

– Je n'ai pas de chance, les beaux moments que j'ai passés avec toi n'étaient qu'un beau rêve passager. Pour le moment je suis face à la réalité et je n'y peux rien. Maintenant il faut que je rentre, mes parents doivent s'inquiéter pour mon absence.

Je la serrai fortement contre moi et l'embrassai sur les joues, avec le sentiment que je le faisais pour la dernière fois. Elle avait l'air froissé et le regard fuyant. Elle tenta de s'éloigner de moi et de me tourner le dos pour éviter mon regard.

– Je t'en veux pour une seule chose, de ne pas m'avoir avisé plus tôt, lui lançai-je d'un ton sec.

– Cela aurait-il changé quelque chose ? soupira-t-elle en haussant légèrement les épaules.

– Je ne sais pas... Je serais probablement en train de passer mes vacances ailleurs.

– Tu es fâché ? dit-elle d'une voix cassée et plaintive, tout en se retournant de nouveau vers moi.

– Et comment ! lui répondis-je méchamment, avec les traits de mon visage contractés.

– Je suis désolée, je ne voulais pas te faire du mal, reprit-elle avec douceur et un sourire froid au visage.

– Merci, moi aussi je ne pense pas être la personne qui te conviendrait, moi aussi je suis désolé si je t'ai créé des ennuis avec ta famille.

Je me sentis à mon tour mal à l'aise. Je gardai le silence un moment avant d'ajouter, la mort dans l'âme :

– Quand c'est l'heure, c'est l'heure, alors au revoir.